**Lycée Polyvalent LOUIS ARMAND**

**32 rue Stéphane Proust**

**95600 Eaubonne**

**Tel : 01.34.06.10.30**

**BACCALAUREAT GÉNÉRAL Session 2017**

**ÉPREUVE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS**

**BAC BLANC**

**SERIE : ES, S**

**Durée de l’épreuve : 4 heures Coefficient : 2**

**L’usage des calculatrices et**

**des téléphones portables est interdit**

**Corpus :**

1. **Texte A : Michel de Montaigne, *Essais*, livre Ier, chapitre 31 : « Des Cannibales» (fin), 1580-1595** (traduction en français moderne de Guy de Pernon, 2009).
2. **Texte B : Cyrano de Bergerac, *L'Autre Monde ou Histoire comique des États et Empires de la Lune et du Soleil*, 1657-1662.**
3. **Texte C : Paul Eluard, *Les Mains libres*, « L’Aventure », 1937**.
4. **Texte D : Michel Tournier, *Vendredi ou La Vie sauvage*, chapitre 25, 1971.**

**I - Après avoir lu attentivement les textes du corpus, vous répondrez à la question suivante (4 points) :**

Quels choix ont faits les quatre auteurs dans les textes du corpus pour amener le lecteur à réfléchir sur lui-même et sur son monde ?

**II - Vous traiterez ensuite au choix l'un des trois travaux d'écriture suivants (16 points) :**

* **Commentaire**

Vous commenterez le texte A (Michel de Montaigne).

* **Dissertation**

Comment la littérature amène-t-elle le lecteur à faire évoluer sa vision du monde ? Vous appuierez votre développement sur les textes du corpus et les textes étudiés pendant l'année, ainsi que sur vos lectures personnelles.

* **Invention**

Imaginez que Robinson, depuis son naufrage, tient un journal, sorte de carnet de bord où il consigne les événements marquants qui se produisent sur l'île, ses réflexions, ses états d'âme... Vous rédigerez les pages de ce journal intime qui correspondraient à différents moments de découverte et de partage tels que celui évoqué dans le texte de Michel Tournier (texte D). Vous enrichirez cette évocation par une réflexion autour des éléments importants de l'existence humaine.

**Texte A : Michel de Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales », 1580-1595.**

*[Montaigne, dans cet essai, évoque la découverte du continent américain et décrit les coutumes des peuples indigènes, dont certains mangent de la chair humaine à l'occasion de cérémonies rituelles. Il y fait preuve d'ouverture d'esprit face à la différence et incite le lecteur à réfléchir sur ce qui fait l'humanité. Dans la dernière page de l'essai, Montaigne choisit de rapporter la venue à la cour de France, de trois Amérindiens qu’il rencontre alors.*]

Trois d'entre eux vinrent à Rouen, au moment où feu le roi Charles IX s'y trouvait. Ils ignoraient combien cela pourrait nuire plus tard à leur tranquillité et à leur bonheur que de connaître les corruptions de chez nous, et ne songèrent pas un instant que de cette fréquentation puisse venir leur ruine, que je devine pourtant déjà bien avancée (car ils sont bien misérables[[1]](#footnote-1) de s'être laissés séduire par le désir de la nouveauté, et d'avoir quitté la douceur de leur ciel pour venir voir le nôtre). Le roi leur parla longtemps ; on leur fit voir nos manières, notre faste[[2]](#footnote-2), ce que c'est qu'une belle ville. Après cela, quelqu'un leur demanda ce qu'ils en pensaient, et voulut savoir ce qu'ils avaient trouvé de plus surprenant. Ils répondirent trois choses ; j'ai oublié la troisième et j'en suis bien mécontent. Mais j'ai encore les deux autres en mémoire : ils dirent qu'ils trouvaient d'abord très étrange que tant d'hommes portant la barbe, grands, forts et armés et qui entouraient le roi (ils parlaient certainement des Suisses de sa garde), acceptent d'obéir à un enfant[[3]](#footnote-3) et qu'on ne choisisse pas plutôt l'un d'entre eux pour les commander. Deuxièmement (dans leur langage, ils nomment les hommes « moitiés » les uns des autres) ils dirent qu'ils avaient remarqué qu'il y avait parmi nous des hommes repus et nantis de toutes sortes de commodités[[4]](#footnote-4), alors que leurs « moitiés » mendiaient à leurs portes, décharnés par la faim et la pauvreté ; ils trouvaient donc étrange que ces « moitiés » nécessiteuses puissent supporter une telle injustice, sans prendre les autres à la gorge ou mettre le feu à leurs maisons. J'ai parlé à l'un d'entre eux fort longtemps ; mais j'avais un interprète qui me suivait si mal, et que sa bêtise empêchait tellement de comprendre mes idées, que je ne pus tirer rien qui vaille de cette conversation. Comme je demandais à cet homme quel bénéfice il tirait de la supériorité qu'il avait parmi les siens (car c'était un capitaine, et nos matelots l'appelaient « Roi»), il me dit que c'était de marcher le premier à la guerre. Pour me dire de combien d'hommes il était suivi, il me montra un certain espace, pour signifier que c'était autant qu'on pourrait en mettre là, et cela pouvait faire quatre ou cinq mille hommes. Quand je lui demandai si, en dehors de la guerre, toute son autorité prenait fin, il répondit que ce qui lui en restait, c'était que, quand il visitait les villages qui dépendaient de lui, on lui traçait des sentiers à travers les fourrés de leurs bois, pour qu'il puisse y passer commodément. Tout cela n'est pas si mal. Mais quoi ! Ils ne portent pas de pantalon.

**Texte B : Cyrano de Bergerac, *L'Autre Monde ou Histoire comique des États et Empires du Soleil*, 1657-1662.**

*[Ce roman peut être considéré comme l'ancêtre français de la « science-fiction ». Il présente les voyages imaginaires du héros-narrateur, qui après avoir visité la Lune, se retrouve sur le Soleil. Là, il va être jugé par les oiseaux civilisés qui peuplent cet astre et qui considèrent les hommes comme des ennemis. Une pie compatissante qui a séjourné sur Terre prend sa défense. Mais voici qu'arrive un aigle.]*

Elle[[5]](#footnote-5) achevait ceci, quand nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un aigle qui se vint asseoir entre les rameaux d'un arbre assez proche du mien. Je voulus me lever pour me mettre à genoux devant lui, croyant que ce fût le roi, si ma pie de sa patte ne m'eût contenu en mon assiette[[6]](#footnote-6). « Pensiez-vous donc, me dit-elle, que ce grand aigle fût notre souverain ? C'est une imagination de vous autres hommes, qui à cause que vous laissez commander aux plus grands, aux plus forts et aux plus cruels de vos compagnons, avez sottement cru, jugeant de toutes choses par vous, que l'aigle nous devait commander. « Mais notre politique est bien autre ; car nous ne choisissons pour notre roi que le plus faible, le plus doux, et le plus pacifique ; encore le changeons-nous tous les six mois, et nous le prenons faible, afin que le moindre à qui il aurait fait quelque tort, se pût venger de lui. Nous le choisissons doux, afin qu'il ne haïsse ni ne se fasse haïr de personne, et nous voulons qu'il soit d'une humeur pacifique, pour éviter la guerre, le canal de toutes les injustices. « Chaque semaine, il tient les États[[7]](#footnote-7), où tout le monde est reçu à se plaindre de lui. S'il se rencontre seulement trois oiseaux mal satisfaits de son gouvernement, il en est dépossédé, et l'on procède à une nouvelle élection. « Pendant la journée que durent les États, notre roi est monté au sommet d'un grand if[[8]](#footnote-8) sur le bord d'un étang, les pieds et les ailes liés. Tous les oiseaux l'un après l'autre passent par-devant lui ; et si quelqu'un d'eux le sait coupable du dernier supplice, il le peut jeter à l'eau. Mais il faut que sur le champ il justifie la raison qu'il en a eue, autrement il est condamné à la mort triste. » Je ne pus m'empêcher de l'interrompre pour lui demander ce qu'elle entendait par le mot triste et voici ce qu'elle me répliqua : « Quand le crime d'un coupable est jugé si énorme, que la mort est trop peu de chose pour l'expier, on tâche d'en choisir une qui contienne la douleur de plusieurs, et l'on y procède de cette façon : « Ceux d'entre nous qui ont la voix la plus mélancolique et la plus funèbre, sont délégués vers le coupable qu'on porte sur un funeste cyprès. Là ces tristes musiciens s'amassent autour de lui, et lui remplissent l'âme par l'oreille de chansons si lugubres et si tragiques, que l'amertume de son chagrin désordonnant l'économie de ses organes et lui pressant le cœur, il se consume à vue d'œil, et meurt suffoqué de tristesse. « Toutefois un tel spectacle n'arrive guère ; car comme nos rois sont forts doux, ils n'obligent jamais personne à vouloir pour se venger encourir une mort si cruelle. « Celui qui règne à présent est une colombe dont l'humeur est si pacifique, que l'autre jour qu'il fallait accorder[[9]](#footnote-9) deux moineaux, on eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre ce que c'était qu'inimitiés[[10]](#footnote-10). »

**Texte C : Paul Eluard, *Les Mains libres*, « L’Aventure », 1937**

L’Aventure

Prends garde c’est l’instant où se rompent les digues

C’est l’instant échappé aux processions du temps

Où l’on joue une aurore contre une naissance

Bats la campagne

*5* Comme un éclair

Répands tes mains

Sur un visage sans raison

Connais ce qui n’est pas à ton image

Doute de toi

*10* Connais la terre de ton cœur

Que germe le feu qui te brûle

Que fleurisse ton œil

Lumière.

**Texte D : Michel Tournier, *Vendredi ou La Vie sauvage*, chapitre 25, 1971.**

*[Robinson, échoué seul il y a des années sur une île déserte, a d'abord essayé d'y reconstruire en petit un modèle de société à l'européenne. Et lorsqu'il a eu pour compagnon d'infortune l'Indien Vendredi, il l'a d'abord traité comme un domestique. Mais un jour, Vendredi provoque, sans le vouloir, une explosion qui détruit les constructions de Robinson et presque tous les éléments sauvés du naufrage. Cet événement marque un tournant dans la vie des deux hommes et dans leurs relations. ]*

Un jour, Vendredi revint d'une promenade en portant un petit tonneau sur son épaule. Il l'avait trouvé à proximité de l'ancienne forteresse[[11]](#footnote-11), en creusant le sable pour attraper un lézard. Robinson réfléchit longtemps, puis il se souvint qu'il avait enterré deux tonneaux de poudre reliés à la forteresse par un cordon d'étoupe[[12]](#footnote-12) qui permettait de les faire exploser à distance. Seul l'un des deux avait explosé peu après la grande catastrophe. Vendredi venait donc de retrouver l'autre. Robinson fut surpris de le voir si heureux de sa trouvaille. - Qu'allons-nous faire de cette poudre, tu sais bien que nous n'avons plus de fusil ? Pour toute réponse, Vendredi introduisit la pointe de son couteau dans la fente du couvercle et ouvrit le tonnelet. Puis il y plongea la main et en retira une poignée de poudre qu'il jeta dans le feu. Robinson avait reculé en craignant une explosion. Il n'y eut pas d'explosion, seulement une grande flamme verte qui se dressa avec un souffle de tempête et disparut aussitôt. - Tu vois, expliqua Vendredi, le fusil est la façon la moins jolie de brûler la poudre. Enfermée dans le fusil, la poudre crie et devient méchante. Laissée en liberté, elle est belle et silencieuse. Puis il invita Robinson à jeter lui-même une poignée de poudre dans le feu mais, cette fois, il sauta en l'air en même temps que la flamme, comme s'il voulait danser avec elle. Et ils recommencèrent, et encore, et encore, et il y avait ainsi de grands rideaux de feu verts et mouvants, et sur chacun d'eux la silhouette noire de Vendredi dans une attitude différente. Plus tard, ils inventèrent une autre façon de jouer avec la poudre. Ils recueillirent de la résine de pin dans un petit pot. Cette résine - qui brûle déjà très bien - ils la mélangèrent avec la poudre. Ils obtinrent ainsi une pâte noire, collante et terriblement inflammable. Avec cette pâte, ils couvrirent le tronc et les branches d'un arbre mort qui se dressait au bord de la falaise. La nuit venue ils y mirent le feu : alors tout l'arbre se couvrit d'une carapace d'or palpitant, et il brûla jusqu'au matin, comme un grand candélabre[[13]](#footnote-13) de feu. Ils travaillèrent plusieurs jours à convertir toute la poudre en pâte à feu et à en enduire tous les arbres morts de l'île. La nuit, quand ils s'ennuyaient et ne trouvaient pas le sommeil, ils allaient ensemble allumer un arbre. C'était leur fête nocturne et secrète.

1. Misérables : malheureux [↑](#footnote-ref-1)
2. Faste : luxe. [↑](#footnote-ref-2)
3. En 1562, Charles IX n'avait que 12 ans, et c'était un enfant à la constitution fragile. [↑](#footnote-ref-3)
4. Des hommes riches et bien nourris. [↑](#footnote-ref-4)
5. La pie. [↑](#footnote-ref-5)
6. Ne m'eût fait conserver ma position. [↑](#footnote-ref-6)
7. Il tient une assemblée. [↑](#footnote-ref-7)
8. Arbre à feuilles persistantes. [↑](#footnote-ref-8)
9. Accorder : mettre d'accord, réconcilier. [↑](#footnote-ref-9)
10. Inimitié : dispute, hostilité, haine. [↑](#footnote-ref-10)
11. Robinson, au début de son séjour, s'était déclaré gouverneur de l'île, avec le grade de général, et avait bâti une forteresse pour se protéger d'éventuels assaillants. [↑](#footnote-ref-11)
12. Étoupe : matière textile grossière, non tissée, et très inflammable, dont Robinson s'était servi pour faire des mèches. [↑](#footnote-ref-12)
13. Candélabre : grand chandelier à plusieurs branches. [↑](#footnote-ref-13)